

Franz Bartelt

Chaos de famille



folio
policier

FOLIO POLICIER

Franz Bartelt

Chaos de famille

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2006.

Couverture : Photo © Image Source / Fstop (détail).

Écrivain aussi prolifique que discret, Franz Bartelt est né en 1949. Quelques années plus tard, sa famille s'installe dans les Ardennes. Il commence à écrire vers l'âge de treize ans et quitte l'école mais pas les livres. Après avoir travaillé un temps dans une usine de transformation de papier, il écrit des chroniques dans le quotidien *L'Ardennais*. Depuis les années 1980, il se consacre exclusivement à l'écriture et publie son premier roman, *Les fiancés du paradis*, en 1995. Il est aujourd'hui l'auteur de plus d'une quinzaine de romans, parmi lesquels *Les bottes rouges* (2000), qui a reçu le Grand Prix de l'humour noir, et *Le fémur de Rimbaud* (2013) ; de romans policiers comme *Le jardin du Bossu* (2004) ; de recueils de nouvelles, dont *Le bar des habitudes* (2005), récompensé par le prix Goncourt de la nouvelle ; et de plusieurs pièces de théâtre. Franz Bartelt vit près de la frontière belge.

Je grossis. Aujourd'hui, j'ai failli me sentir le courage de tuer Camina. Par surprise. Oh, la bonne ! J'en rêve depuis dix-huit ans. Je l'aurais assommée à coups de chaise, je l'aurais poussée par la fenêtre du premier étage, je lui aurais roulé dessus avec la voiture. Mais je n'ai pas une nature furieuse. Je manque même de cette forme de prétention qui me permettrait d'en vouloir vraiment aux gens que je n'aime pas.

Je suis un faible. Peut-être un lâche, aussi.

Un jour, j'ai presque eu envie de me suicider. Le contact de la corde contre mon cou m'a paru désagréable. J'ai renoncé. Je ne suis pas non plus d'un genre à me balancer d'un pont ou d'un quai de gare. Je m'en voudrais, *post mortem*, de déranger du monde, des gens, de retarder des trains, d'abîmer les aiguilles d'un barrage. Je ne veux pas être à l'origine d'un souci.

Elle s'appelle donc Camina. Nom de jeune fille : Rachot. Nom de femme : Plonque. Mme Camina Plonque. Ma femme. Je devrais dire « épouse ».

Mme Camina Rachot, épouse Plonque. Elle remue au bout de la pièce, dans l'embrasure de la fenêtre. Elle rempote du vert. J'ignore quoi. Je ne m'intéresse pas aux plantes, puisqu'elle en a fait sa passion. Elle tourne dans la lumière, gros délabrement ambulatoire, la robe torchée autour de ses horribles formes, remontée sur le devant, chiffonnée derrière, au mauvais endroit, salement par conséquent (en tout cas, j'en éprouve du dégoût). Tout en *ratassant* le terreau noir à coups de poing qui se voudraient délicats, elle mâche quelque chose dont des miettes lui glissent de la bouche. Elle m'écoeure. Je ne dis rien. Je ne critique pas.

En ce moment, elle se tient à peu près tranquille. Elle m'a adressé la parole sur un ton presque aimable, pour une fois : « La bouteille de gaz est bonne à changer. » Un propos d'intendance, mais ordinairement il peut être le prétexte de rages et de carnages. J'ai dit : « Oui, Camina. » Je crois bien n'avoir jamais proféré d'autres paroles que celles-là : « Oui, Camina. » Et j'ai changé la bouteille de gaz. En faisant durer le plaisir, car les distractions sont rares aux côtés d'une femme comme la mienne.

Sortir les poubelles, oui Camina, laver la vaisselle, oui Camina, aller au courrier, oui Camina, ramener le pain, oui Camina, déboucher le lavabo du petit couloir, oui Camina, remplacer le fusible du frigidaire, oui Camina, m'aider à tirer les draps, oui Camina, balayer la terrasse, oui Camina, repeindre le mur d'en bas, oui Camina. J'obéis. Je me soumets à l'ordre de Camina.

Autrefois, je me révoltais. J'essayais de crier plus fort qu'elle. J'ai cassé des objets auxquels, après coup, elle sembla tenir, ce qui lui offrait une occasion supplémentaire de pousser des hauts cris. Une fois, un vase s'est écrasé contre la télévision. J'étais fâché. Il y a de cela un lustre. Ce jour-là, notre couple a frôlé le schisme. J'ai reconnu avoir été trop loin. La règle : ne pas toucher à la télévision, qui n'en peut mais, de nos bisbilles, et qui constitue la religion de Camina, son air des cimes et du littoral, ses vacances en exotisme, sa culture, sa rêverie. Elle vit avec la télévision. Dès le matin. Jusque tard dans la nuit. Elle connaît tout. Surtout les feuilletons que je serais tenté de trouver stupides, si j'osais exprimer mon opinion. Je ne les regarde pas. Camina ne supporte pas de partager l'écran. Mais j'entends tout : je ne m'éloigne jamais, au cas où elle serait en rupture de café, de gâteaux, de gruyère. « Tout ce qui passe fait ventre », répète-t-elle. Je reste dans le salon, dans mon fauteuil, qui tourne le dos au poste et qui me fixe dans l'axe de la fenêtre, par laquelle je ne vois rien que du ciel avec ce qu'il y a dedans.

De temps à autre, un oiseau traverse mon champ de vision, sur la musique des violons qui, derrière moi, gicle du feuilleton par saccades moelleuses. Dans l'encadrement d'une fenêtre, un oiseau dure moins d'une fraction de seconde. À peine aperçu, déjà disparu. De tous les animaux, les oiseaux sont les seuls qui semblent perpétuellement préoccupés d'aller plus loin. On

croirait qu'ils ne s'arrêtent jamais. Sauf pour chanter. Mais le chant des oiseaux, c'est toujours le chant du départ, quoi qu'on en dise.

Dans ma jeunesse, avant de rencontrer Camina, je répondais à un prénom du calendrier, je ne me souviens pas lequel. Camina ne m'appelle jamais autrement que Eho !

« Eho ! J'n'ai plus d'café ! Eho ! Passe-moi le programme ! Eho ! Quelle heure qu'il est ? »

Je m'y suis habitué et je trouve que ça sonne bien, moderne sans être ridicule, concis sans être sommaire, et plutôt indémodable, avis personnel.

Camina a une façon à la fois autoritaire et méprisante de s'adresser à moi. Elle ne se rend pas compte qu'elle pourrait me froisser, si j'étais susceptible.

Elle est née avec ce caractère infâme. Issue d'une famille de grands déprimés. Tous pensionnés, incapables d'un travail régulier, toujours à pleurnicher, à se plaindre, à courir les médecins, à se bourrer de cachets. Incroyable. Le père s'est flingué. Il était contrôleur des trains. Je ne suis pas mécontent de songer qu'il y a au moins un contrôleur des trains qui fut, un jour, suffisamment lucide pour prendre l'initiative de débarrasser la planète de sa présence casquettée, jobarde et poinçonnante. La mère continue de verser des larmes. Les frères et les sœurs ont leurs habitudes à l'asile. L'aîné palpe une pension d'invalidité, tant il se fabrique des idées sombres reconnues par la médecine. Il pense tellement à mal qu'il

ne peut même pas éplucher une pomme de terre sans formuler le vœu de tomber, carotide en avant, sur la pointe du couteau. Les grands-parents ne valaient pas mieux. Ils sont toutefois morts de vieillesse. Comme bien des incurables.

Camina a échappé à ce vice-là. Qui est terrible, il faut l'admettre. Elle se plaint beaucoup, certes. Mais ne déprime pas. Elle se plaint énormément. Mais n'avale ni tranquillisants ni antidépresseurs. À tout prendre, j'aurais préféré qu'elle soit portée sur l'autodestruction, comme son père. La génétique ne tient pas toujours ses promesses, hélas !

Avant, on se disputait régulièrement. J'ai fini par lâcher prise. Camina ne sait qu'avoir raison, comme tous les gens qui bénéficient d'une aptitude à vociférer. C'est un don de la nature, hurler. Les gens qui hurlent deviennent chefs. On ne commande pas à mi-voix ou avec de la déférence humaine. Commander, c'est d'abord se faire craindre. La crainte inspire le respect. Et donc l'obéissance. On ne se fait pas respecter si on n'est pas capable, le cas échéant, d'élever la voix, de toujours s'exprimer un ton plus haut que les autres. Camina brille à ce jeu. Elle aboie. En moi-même, je la surnomme Pitbull. Je me dis : « Mon Pitbull est de mauvaise humeur ce matin ! » Je me dis : « Il y a bien dix minutes que mon Pittbull n'a pas gueulé ! » Texto. Au fond de moi, je serais du genre violent. Et caustique. Pas méchant, non, mais ricaneur. Prudent, je n'en laisse rien paraître.

Vers cinq heures arrive en visite la voisine, Mme Quillard, qu'en mon for je surnomme « Lamoule ». Pour moi, c'est l'heure de passer dans la cuisine et de préparer le repas du soir. J'aime bien. La fenêtre de la cuisine donne sur la rue. Par moments, il y a de l'animation. Des ménagères qui remontent du supermarché, des mères qui promènent des poussettes, des femmes qui déambulent en échangeant des secrets que j'imagine absolument ignobles et délicieux. Si Camina devinait ce qui bouillonne dans ma cervelle devant ces spectacles, elle me clouerait au mur, elle m'arracherait les yeux.

Soyons clair : avec Camina, je suis mal tombé. Elle a horreur de l'amour physique. Combien de fois s'est-elle offusquée lorsque je me montrais empressé à sa taille : « Eho ! Tu me prends pour une bête ? » Elle me traitait de dégoûtant. « Eho ! Retire tes mains de là ! » Au début, elle me laissait la grimper tous les dimanches, en fin d'après-midi, après le bain, quand on sentait les sels parfumés et la savonnette à la lavande. Si je me laissais aller à ces préliminaires que conseillent les revues de pédagogie sexuelle, elle me rotait ses odeurs de gruyère dans le nez et soupirait : « Eho ! Arrête de jouer ! Fais vite ce que tu as à faire ! » Je me souviens qu'un jour, à Pâques, elle s'est étonnée : « Eho, après trois ans de mariage, tu penses encore à ça ? Il faut te faire soigner, mon pauvre ! T'es obsédé ! » Je n'invente rien. Par exemple, un soir que j'avais

insisté, elle s'est allongée, elle a écarté les cuisses, elle a dit, d'un air excédé : « Sers-toi ! » J'ai encore l'image et le bruit de sa voix dans la tête. C'est à partir de cet instant que j'ai compris qu'il n'y avait plus d'espoir. Je me suis mis à attendre son bon vouloir. J'attends encore. J'espérais que la concupiscence lui viendrait avec la restriction, à force. Mais non.

Pendant qu'elle papote en compagnie de Mme Quillard, je découpe un cake de ma fabrication et je leur apporte du café allongé de lait et des chocolats. Elles se goinfrent. Mme Quillard a pris du poids. Elle a l'intérieur des cuisses qui se touche, et comme elle marche beaucoup, raconte-t-elle, le frottement finit par la brûler. Elle montre le dommage. Sans se découvrir tout à fait, et après avoir attendu que je me tourne de trois quarts. Mais je glisse un regard en biais. Le fond de la culotte est pour moi, pile. Le temps d'un clin d'œil. J'ai intérêt de photographier l'entrejambe, la couleur du tissu, s'il est tendu ou s'il floche... Le fond de culotte de Mme Quillard, je le connais. Il me plaît. Mme Quillard aussi me plaît, de temps en temps. C'est une femme enveloppée, bien proportionnée, avec des gros mollets et des chevilles épaisses. Elle parle toujours de ses amants. Ils sont nombreux et bouffis de problèmes. Mais elle n'entre pas trop dans les détails. Je me suis déjà rendu compte qu'elle m'observe parfois à la dérobée, et qu'elle fait celle qui a l'œil qui se mouille. Je le vois bien. En

tant qu'obsédé, rien de ces choses ne m'échappe. Je veux bien qu'on dise que c'est du vice, de ma part. Combien de fois Camina m'a-t-elle reproché d'être vicieux, seulement parce qu'il me venait une petite érection en dehors des minutes vouées à cette question. Moi je suis partant pour le vice. C'est toujours mieux que rien.

J'appelle Mme Quillard « Lamoule » parce qu'elle ne se décolle pas facilement de son siège. Une fois sur deux ou trois, elle reste à dîner, en s'insurgeant, coquette et minaude, qu'elle va encore prendre des kilos, que ce n'est pas raisonnable, qu'elle n'aurait faim que d'une biscotte dans un bol de thé. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'elle mange avec nous. Au contraire. Quand je signale que le repas est prêt, elle ne vient jamais à table sans s'arranger pour me frôler d'un sein, du coude, de la main. Un jour, je me suis mis à lui fouiller succinctement sous la jupe. Elle ne s'est pas reculée. On n'ira jamais plus loin. En théorie. Trop périlleux, avec Camina dans les parages. C'est déjà agréable pour moi, de savoir que je pourrais.

« Eho ! Tu grossis ! »

Camina a remarqué. Sur son ton rogue du matin, qui annonce bien des chagrins en formation.

Je ne me pèse pas.

Pendant la nuit, je me relève et je m'enferme une heure ou deux, assis, nu, devant le grand miroir de la salle de bains.

Le désastre ne se discute pas. Je gonfle. Je

deviens énorme, rond, difforme, laid. Surtout laid. J'approche mon visage de la glace et je l'examine, ligne par ligne, ride par ride, pore par pore. Je ne me ressemble plus. Boursoufflé. Hideux. Je cherche des mots. Le vocabulaire n'a jamais été mon fort. À l'école, je m'y perdais, je mélangeais, je ne retenais pas. Plus tard, les mots se sont encore faits plus rares. Je suis devenu silencieux. Je n'ai rien à dire. Très peu. Camina parle pour deux. Une plaie. J'écoute, bien obligé.

Mais toutes les nuits, je me fais face, je me juge dans le miroir, je m'insulte, je me reproche d'être devenu cette chose dans laquelle on conjecture déjà le monstre que je serai dans deux ans, peut-être avant, si mon appétit ne faiblit pas. Je mesure mes progrès. Ils font leur poids. Chaque nuit, ils me renseignent un peu mieux sur mon compte et sur la vie en général, cette décomposition lamentable.

Il y a l'âge, évidemment. Plus tout jeune, pas encore tout vieux. Entre deux âges, comme on est entre deux portes. Pas beau non plus l'effet du temps qui coule sur les corps. Je ne résiste pas. Je me prête à ce lent travail d'érosion. Je l'aide. J'ai décidé. Je me suis rangé aux raisons de l'ennemi. Pour voir. Pour occuper mes journées. Pour m'intéresser à moi, qui suis sans vie, pour ainsi dire.

Camina ronfle. Même dans son sommeil, elle envahit la maison. Je l'entends dormir de la salle de bains, des toilettes, du couloir de l'entrée. Le retentissement de Camina vibre jusque dans

les recoins les mieux protégés, jusqu'à la cave, jusqu'au jardin, jusqu'au garage. Il faudrait être mort pour ne plus en pâtir. Et encore.

J'aimerais mieux faire chambre à part. J'ai horreur de vivre à deux dans le même drap. Avant notre mariage, je lui en avais parlé. Elle me donnait raison, trouvant la chambre commune à moitié exécration, et répugnant le lit commun. Dont acte.

Mais une fois mariés, il a fallu se conformer à ses seuls décrets. « Quand on s'aime, on dort dans le même lit ! Et puis, j'ai peur toute seule la nuit ! » J'ai cédé. Trop bon. Par crainte d'altérer nos débuts. Malheureusement.

À chaque fois que j'ai fait mine de me révolter contre sa domination, elle me lançait en pissant des larmes à pleins yeux : « Tu ne m'aimes plus ! » Et elle se dévastait, purement et simplement. Hurlait son chagrin par la fenêtre. Menaçait de se suicider.

Elle criait aussi « Au secours ! Au secours ! » De toutes ses forces et longtemps. En tapant des pieds sur le sol et des poings contre le mur. Le quartier en profitait, à peu près jusqu'à la rue de Lorraine.

Et comme en ces temps-là j'étais encore vaguement orgueilleux, en tout cas que j'attachais de l'importance au jugement des gens qui ne m'étaient rien, je n'insistais jamais pour faire prévaloir mes vues. Je n'avais que le souci de limiter le scandale, d'éviter le barouf.

Dans ces instants terribles, la laissant se défou-

ler à gorge déployée, je refluais rapidement dans un mutisme conciliateur, et m'y cantonnais, en souriant, gêné. Pas une parole. Prudence. En pure perte, car le lendemain il se trouvait toujours un voisin pour me reprocher qu'on n'avait entendu que moi, haut de gueule, injurieux, despote conjugal.

Dans les disputes, je suis de ceux qui ont toujours tort. Mon physique ne plaide pas en faveur de mon innocence. J'ai une sale gueule.

Elle s'est mariée sur le tard. Personne ne voulait d'elle. Pourtant, dans sa jeunesse, elle ne présentait pas vilaine. De tête et de corps, la moyenne. Pas vraiment de poitrine, mais je n'ai pas non plus les mains d'un géant. Les fesses molles marquaient la personne sans gymnastique. Visage franc et solide. Et un langage de charretier qui laissait éclore des espoirs. J'étais trop logique, cependant : je croyais qu'une femme qui aime en parler aime le faire, en proportion. Erreur.

Camina, qui n'avait à la bouche que les mots grosse pine, grosse queue, bonne baise et partie de cul, se révéla froide comme un chat mort. J'eus la prétention d'imaginer qu'il me suffirait d'insister, de patienter, de déployer tous les arguments mis naturellement à la disposition de l'homme aimant, pour qu'elle en vienne un jour à reconnaître qu'il y a du bon dans les choses de la sexualité et à conformer enfin ses comportements intimes à ses manières de parler.

J'ai travaillé jusqu'au désespoir.

Elle ne s'intéresse qu'aux sentiments. Elle exige d'être aimée. Chantage permanent. Si je cherchais à faire l'amour avec elle, c'est évidemment que je ne l'aimais pas. « Tu ne me comprends pas ! Tu ne vois pas de quoi j'ai besoin ! Je veux pas qu'on me prenne pour une salope ! Tu me rabaisses plus bas que terre ! » À la longue, j'ai estimé qu'elle devait avoir raison. « Quelque part », comme disent ceux qui sont sûrs de la chose mais pas de l'endroit.

Presque tous les dimanches soir, entre la fin du journal télévisé et le début du film, elle m'autorisait à l'enjamber, à la pénétrer, à la raboter, à éjaculer aussi promptement que possible, à me retirer et à dire merci. « Qu'est-ce qu'on dit ? » Je disais : « Merci ma chérie. » Avec le sourire.

Elle se pressait ensuite à la salle de bains. S'essuyait. Se savonnait. S'imprégnait d'eau de Cologne. Pendant ce temps, l'œil sur le déroulement des spots publicitaires, je me trouvais écœurant. Non sans raison, car si par hasard j'avais plus envie de dormir que de regarder la huitième rediffusion d'un film policier, elle s'en exaspérait et me lançait, comme par dépit : « Monsieur tire son coup et, après, bonsoir ! » Je luttais alors contre le dégoût, contre le sommeil et contre l'ennui. Des combats qui ne font pas les héros.

Le dimanche, je suis de corvée de sa mère. On charge des provisions dans le coffre de la voiture, du pain frais coupé en tranches, des pommes de terre, des endives, des boîtes de tomates, et on